

Québec

Jean-Pierre et Agnès Bes

Des berges de l'Ille aux rives du Saint-Laurent, la famille Bes a changé d'univers depuis 2006. Jean-Pierre et Agnès et leurs deux enfants ont quitté leur vie alsacienne pour les saisons intenses du Nord de l'Amérique.

Aucune fuite pourtant dans ce changement de vie radical. Aucune pression externe ou familiale pour recommencer une nouvelle vie ailleurs. «*Nous avons juste ressenti un ras-le-bol de bosser comme des malades. Nous aspirions à un quotidien plus paisible, moins frénétique*», explique Agnès Bes. Le couple dirigeait alors un restaurant à Oberhausbergen, la Ferme Landaise. Au bout de quelques années d'activité pointe «*une envie d'ailleurs, de vivre autre chose*». Mais sans destination précise.

En 2006, les parents apprennent que le Nouveau-Brunswick, une province canadienne située à l'est du Québec, cherche des immigrants français. Un voyage s'organise donc pour explorer cette potentielle terre d'accueil. Mais si les paysages sont sublimes dans cette région et si le mélange linguistique intéresse les parents, il manque une perspective économique: «*La province est aux deux-tiers anglophone et un tiers francophone, mais il y a très peu de travail*», regrette Agnès.

Le périple se poursuit alors avec la remontée de l'estuaire du Saint-Laurent. Le port de Rimouski leur plaît, mais, lorsqu'ils arrivent à Québec, c'est le coup de foudre. L'hésitation n'est plus de mise. C'est ici, au pied du château Frontenac, à l'endroit où le fleuve se resserre (origine du nom Kebec, en algonquin, la langue amérindienne locale), qu'ils veulent poser leurs valises. Mais ils ne sont pas encore installés.

Deux mois après le retour en Alsace, en octobre 2006, les démarches sont entamées. Tout commence par une réunion d'information généraliste sur l'immigration au Québec. Agnès et Jean-Pierre découvrent que les cuisiniers et les personnels d'éducation sont particulièrement recherchés (de même que les infirmiers, les documentalistes et les travailleurs sociaux). Sitôt de retour, ils s'inscrivent alors pour une présélection

sur le site internet de l'administration de la province canadienne. Le marathon des formalités va prendre de longs mois, avec de multiples demandes de la part des autorités québécoises (diplômes, copies des comptes bancaires, bilans des sociétés successives, attestations de tous les employeurs passés, nombre d'enfants,...), une attente de cinq mois et enfin la validation du dossier au printemps. La fin des formalités ? Même pas : rendez-vous au consulat canadien, visite médicale chez un médecin assermenté, passage à l'ambassade à Paris pour chercher le visa. Ce n'est finalement qu'en juin 2008 que le couple atterrit à Québec, ayant pris soin de laisser les enfants en France pour trouver d'abord un nid avant de les accueillir au Québec en août.

Sur place, la prise en charge les étonne : une semaine au ministère de l'immigration, un agent pour les suivre pendant cinq ans, des réunions régulières pour résoudre les éventuels problèmes... Et la découverte des devoirs d'un résident au Québec : travailler et parler français ! La langue figure d'ailleurs parmi les sujets d'étonnement récurrents : «*Sans même évoquer l'accent, quand je discute avec des voisins ou des amis, je me rends compte qu'on parle tous français, mais on ne se comprend pas toujours : les mots n'ont pas le même sens, eux utilisent des mots disparus dans la langue parlée en France...*», constate Agnès.

Leurs interlocuteurs de la première réunion n'avaient pas menti : Jean-Pierre trouve rapidement un emploi dans les cuisines d'un grand restaurant de Québec tandis qu'Agnès travaille successivement pour trois écoles différentes en moins de deux ans. «*J'y étais toujours la seule Française, et j'ai toujours eu droit à un intérêt, un échange, un partage quand j'évoquais d'où je venais. Je n'ai eu qu'une seule remarque de dédain depuis mon arrivée sur le sol québécois.*»

Du côté des deux enfants, l'acclimatation est très rapide également. Manon et son frère adoptent le vocabulaire de leurs camarades d'école et passent leurs après-midi avec eux quand sonne la fin de la journée de classe, dès 15 h 30. Les parents sont toutefois réticents à adopter avec eux le mode d'éducation à la québécoise. «*Ils sont très*

souples dans leur manière d'élever les enfants, sans imposer de règles, même s'ils commencent à en revenir», analyse Agnès. Pourtant, c'est désormais Manon qui apprend nombre de choses à ses parents, sur des aspects de la vie quotidienne ou des tics langagiers. «*Nous sommes Français installés au Québec, mais nos enfants vont avoir la double culture et, nous l'espérons, la double nationalité*», glisse leur mère. Un retour vers l'Hexagone n'est-il donc pas envisageable ? «*Nous ne tirons pas de plans sur la comète. Si ça marche c'est super. Si ça ne marche pas, on rentrera, mais personne ne pourra nous enlever ce que nous avons vécu ici.*»

La tendance pour l'heure n'est pas à une traversée de l'Atlantique dans le sens retour. «*Nous avons pris goût à une qualité de vie bien différente de celle que nous avions en France*», avoue Agnès. Et de commencer son énumération par la sécurité dans la vie quotidienne: «*Manon qui se rend seule au centre de Québec en bus sans danger, la porte de la maison qui reste toujours ouverte, la quasi-absence de délinquance même en ville...*» En contrepartie, dans cet univers plus libéral économiquement qu'en France, le couple a dû accepter de perdre tous les avantages de l'ancienneté et repartir de zéro, faire ses preuves. «*Mais trouver du boulot, c'est facile. Et quand on est efficace, on progresse vite, tant hiérarchiquement que du côté du salaire*», insiste Agnès.

Un regret toutefois : accaparés par le travail, trop occupés à tout faire pour s'intégrer, les parents et leurs deux enfants n'ont pas encore eu l'occasion d'explorer véritablement la "Belle Province", notamment le nord du Québec, de s'embarquer dans une sortie en traîneau à chiens ou une excursion en motoneige... Mais l'hiver qui a débuté dès le mois de novembre dans le nord du continent américain devrait permettre de venir à bout de ces manques et de plonger encore plus dans la vie québécoise.

Matthieu Hoffstetter